

général, mais aussi pour les responsables politiques, dans la mesure où la bonne compréhension des évolutions démographiques aide à penser le devenir d'un territoire. Pour cette raison, en refermant ce livre publié à compte d'auteur, on ne peut qu'en souhaiter la plus large diffusion.

Olivier CHARLES

Sébastien CARNEY, *Breiz Atao ! Mordrel, Delaporte, Lainé, Fouéré : une mystique nationale (1901-1948)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne/Université de Bretagne occidentale, 2015, 608 p., ill. n. b. et coul., cahier photographique, index.

Ce gros ouvrage est issu d'une thèse soutenue à l'université de Bretagne occidentale en novembre 2014 par Sébastien Carney, devenu depuis maître de conférences en histoire contemporaine dans cette université. Comme dans l'ouvrage *La Dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery 1933-1945* de Philippe Burrin publié au Seuil en 1986, il s'agit des biographies croisées de quatre des principaux chefs nationalistes du mouvement breton centrées sur l'entre-deux-guerres et l'Occupation. Pour ce faire, Sébastien Carney a labouré des fonds d'archives inédits et très conséquents, en particulier les fonds Delaporte et Lainé déposés au Centre de recherche bretonne et celtique à Brest, mais aussi les archives privées conservées par les familles d'Olier Mordrel (le nom de plume bretonnisé d'Olivier Mordrelle) et de Yann Fouéré, ces dernières relevant désormais d'une fondation. Ces archives ont été ouvertes au chercheur sans restrictions. Les papiers privés ainsi que la correspondance, y compris après la guerre, éclairent la gestation intellectuelle, les influences, le militantisme, les évolutions politiques et idéologiques de ces quatre « chefs » du deuxième *Emsav*. Ils permettent aussi d'exhumer les réseaux relationnels qu'ils ont tissés en Bretagne, dans les régions périphériques de l'Hexagone (avec les nationalistes et séparatistes alsaciens et flamands), avec l'Irlande, le Pays de Galles et bien sûr l'Allemagne nazie. Ces sources privées ont été complétées par les archives publiques (nationales et départementales) et un dépouillement systématique des journaux, revues et publications plus ou moins éphémères de cette mouvance politique bretonne dont les principaux sont *Breiz Atao* dans l'entre-deux-guerres et *L'Heure bretonne* sous l'Occupation. Afin de repérer les écrits des quatre protagonistes, parfois alliés mais le plus souvent rivaux, il a fallu démêler leurs multiples pseudonymes. Aussi, pour appuyer sa démonstration, l'auteur donne-t-il de nombreux extraits, parfois un peu longs, de leurs écrits inédits (notes autobiographiques, « histoire du mouvement breton » vue par eux, justifications *a posteriori*...) et articles plus ou moins théoriques ou militants, permettant de suivre au plus près la généalogie et les inflexions des idées d'hommes se voulant des « penseurs » (Mordrel, Fouéré) de la cause nationale bretonne et des praticiens, animateurs d'associations pour l'enseignement de la

langue bretonne comme *Breuriez ar Brezoneg er Skoliou* (Confrérie du breton dans les écoles) créée par Raymond Delaporte en 1933 dans des écoles catholiques du Finistère ou *Ar Brezoneg er Skol* lancée à la fin 1934 par Yann Fouéré et le Cercle des étudiants bretons de Paris. Lors des élections municipales de 1935 et dans les professions de foi des candidats aux élections législatives de 1936, l'objectif est de faire voter des vœux par les conseils municipaux de Basse-Bretagne en faveur de l'enseignement du breton dans les écoles communales.

Il n'est pas possible ici d'exposer toute la richesse de ce travail qui examine à nouveaux frais l'histoire d'un mouvement breton toujours groupusculaire, animé par quelques jeunes intellectuels qui n'ont, à leur grand désespoir, aucune prise sur ce peuple et cette « nation bretonne », au mieux indifférents, au pire qui le rejettent bien avant l'Occupation. Les grandes lignes de l'histoire de *Breiz Atao*, du Parti autonomiste breton (PAB), du Parti national breton (PNB), de 1931 à 1939, puis de 1940 à 1944, étaient connues et elles ne sont pas remises en question, mais S. Carney en précise les épisodes les plus spectaculaires (attentats de 1932, de 1936, campagnes de « barbouillages » de 1938 et, en août 1939, procès de Lainé et de Debauvais en fuite en Belgique) ainsi que la place des acteurs. L'auteur éclaire le rôle exact de Célestin Lainé, de sa société secrète *Gwenn ha Du* et de ses groupes paramilitaires dont le *Kadervenn*, « le sillon de combat », embryon de l'« armée bretonne », de 1937 à 1939. Contestant la thèse de « la dérive », il remet en contexte les conditions de production de ce nationalisme, un temps panceltique et fédéraliste lors de la brève expérience du PAB créé en 1927 et qui vole en éclats en 1931. En effet, le positionnement « ni droite, ni gauche, Bretons seulement ! » n'est guère tenable dans une société française politisée et fracturée par les effets de la Grande Dépression. L'aile gauche du mouvement quitte le PAB. Sous l'impulsion de Mordrel et de Lainé, le nouveau PNB devient ouvertement séparatiste alors que Fouéré, en liaison avec Mordrel et *Breiz Atao*, s'efforce de développer sa propre variante « régionaliste » du mouvement, moins répulsive. L'ouvrage suit au plus près l'évolution de ces partis dans leurs crises successives en montrant bien les rivalités entre les leaders et la maigreur des effectifs.

En dépit de leurs différences, ce qui rapproche ces hommes qui se lancent très jeunes dans le militantisme breton au sortir de la Grande Guerre, événement matriciel, c'est leur appartenance générationnelle (Mordrel est né en 1901, et les trois autres entre 1907 et 1910), le fait d'avoir été marqués par ce conflit, et donc leur appartenance à cette « génération inutile », post-guerre, que l'on retrouve dans toute l'Europe, et particulièrement en Allemagne. S. Carney insiste beaucoup sur le « complexe de Mars » qui nourrit cette génération frustrée de la guerre, frustrée de ne pas l'avoir faite. Peu originaux par rapport à la jeunesse intellectuelle française de leurs temps, ils s'inscrivent pleinement dans la mouvance des courants non-conformistes des années 1930, ces relèves qui, à droite et souvent à l'extrême-droite, veulent bousculer le vieux monde. Leurs origines familiales bourgeoises et

catholiques les portent à rejeter le marxisme et le socialisme au nom d'un refus du matérialisme et de la recherche d'un « spiritualisme » (Fouéré) qui s'incarnerait dans une troisième voie entre le communisme et le capitalisme. Chez les linguistes bretons, l'inspiration viendrait plutôt de cette « Révolution conservatrice » qui taraude la République de Weimar. Au début des années 1930, Mordrel et Lainé sont attirés par les idéologies du fascisme, voire du nazisme dans sa dimension païenne. Le programme politique *Strollad ar Gelted Adsavet* (SAGA) (Parti des Celtes relevés) de Mordrel (chapitre v), publié en mars 1933 dans *Breiz Atao*, organe du PAB puis du PNB, s'inspire clairement du nazisme, dont les thèses sont développées dans *Stur*, sa propre revue lancée en 1934. Mais, outre ce « magnétisme allemand », l'auteur montre aussi que, s'inscrivant dans les courants français militant pour un Ordre nouveau, SAGA puise aux sources de la révolution « personnaliste » d'Emmanuel Mounier car, en 1934, Mordrel est en relation avec ces intellectuels qu'il présente comme de « jeunes révolutionnaires parisiens ».

L'ouvrage est découpé en trois parties et douze chapitres. La première partie intitulée « Rêves » s'intéresse d'abord à l'origine sociale et familiale et à la formation scolaire et universitaire des futurs nationalistes bretons qui vont s'enticher d'une Bretagne rêvée, sacrifiée selon eux par la France sur les champs de bataille de 14-18. Olivier Mordrelle est un jeune bourgeois parisien, fils d'un général né à Hédé (Ille-et-Vilaine) aux sympathies maurrassiennes et royalistes, qui fait une carrière militaire classique (Saint-Cyr, affectations aux colonies) et ne va guère comprendre les combats politiques de son fils, lequel va ruiner la famille par ses frasques et son militantisme. Passant ses vacances en Bretagne, l'adolescent se prend de passion pour « son pays », découvre le monde celtique et se lance dans l'apprentissage de la langue en 1918. Par son cousin Jean Brichler (Yann Bricler), il entre en contact avec quelques très jeunes militants (M. Marchal, F. Debauvais) qui animent une Association de la jeunesse de Bretagne, embryon de *Breiz Atao*, du PAB puis du PNB. Dans les années 1920, Mordrel devient architecte, ouvre un cabinet à Quimper, obtient quelques commandes notamment de l'Office central de Landerneau, mais en perd aussi du fait de ses engagements politiques. Au milieu des années 1920, la poignée de militants bretons, dont Mordrel et Marchal, penche vers le panceltisme, nouant des contacts au Pays de Galles, en Écosse, surfant sur le mythe irlandais mais les résultats s'avèrent des plus décevants, contrairement à une tournée en Flandre. Lors du lancement du PAB, les relations avec le mouvement autonomiste alsacien réprimé par la République seront plus fructueuses. C'est le début de l'engrenage qui conduit ces hommes à s'aligner sur l'Allemagne et à développer des relations suivies avec les milieux nazis (Mordrel et Lainé).

Raymond Delaporte et Célestin Lainé ont en commun d'être nés en Basse-Bretagne, dans des milieux très catholiques, le premier fils d'un notaire aisé, vivant à Châteaulin et à Châteauneuf-du-Faou, le second à Ploudalmézeau, dans une famille de marins bientôt installée à Nantes. Les deux seront très affectés de la perte de leur

mère. Pendant la guerre, leur père étant mobilisé, les trois frères Delaporte, tous futurs militants bretons, sont élevés par une tante qui va financer *Breiz Atao*, mal géré par Debauvais et sans cesse déficitaire. Des problèmes de santé en 1926-1927 l'empêchant d'entrer à l'École navale, Lainé va faire des études de chimie et même intégrer l'École centrale à Paris, apprentissage utile pour fabriquer les explosifs utilisés en 1932 à Rennes et à Ingrandes... En 1927, Lainé lit même *L'Humanité*, à une époque il est vrai où le PCF défend les minorités nationales et soutient les Alsaciens poursuivis, défendus aussi par le PAB qui vient de naître au congrès de Rosporden.

Le chapitre IV, *Breiz Atao* et le « réalisme », étudie la brève séquence du PAB, ce premier véritable parti politique breton. Désormais, l'exemple à suivre est le modèle alsacien ou plutôt le « mirage alsacien » selon Raymond Delaporte. Peu implanté en Bretagne, le PAB a une section très dynamique à Angers, animée par Raymond Delaporte alors étudiant, qui vit mal son « exil » et y fait ses classes militantes. S. Carney insiste sur l'influence au PAB et sur Mordrel de Philippe Lamour, un jeune avocat de Paris passé par l'Action française, le Faisceau de Georges Valois et qui a fondé en 1928 un éphémère Parti fasciste révolutionnaire, puis se convertit au régionalisme et au planisme.

La seconde partie, « Élévations », suit les leaders bretons tout au long des années 1930 dans le cadre du PNB, des programmes – dont SAGA – de Mordrel, qui se veut le théoricien d'un « Ordre Nouveau » breton aux combats pour l'enseignement de la langue (Delaporte, Fouéré) et à la séduction des thèses racistes et nordicistes, développées par Mordrel et reprises par Lainé qui abandonne sa pratique catholique pour des croyances païennes et une « foi celtique », en dépit de ses liens avec l'abbé Perrot qui viendra le défendre lors du procès de Rennes en 1938 (chapitre VII). L'Allemand Gerhard von Tevenar a une grande influence sur Lainé et Mordrel pendant cette période. Selon ces deux hommes, contre les Latins et les Français dégénérés, les Bretons doivent réveiller leur race et leur âme celtiques et exalter les races nordiques et germaniques. Mordrel reprend alors, ni plus ni moins, les thèses nazies développées par Rosenberg et Günther et celles des instituts SS de l'*Ahnenerbe* à une période où de nombreux scientifiques allemands (linguistes, archéologues, anthropologues...) tentent de démontrer la supériorité de la race aryenne dont, selon eux, les Celtes seraient un rameau. S. Carney intercale alors un chapitre sur « Yann Fouéré au pays des Bretons », car le jeune bourgeois est venu plus tardivement à l'*Emsav*. Même s'il a passé son enfance pendant la guerre à Callac, c'est une Bretagne lue et rêvée qui forge les convictions bretonnes, spiritualistes et détachées de la religion d'un adolescent qui fait ses études au lycée Louis-le-Grand à Paris, puis son droit et Sciences-Po. Fonctionnaire des Finances, son père travaille au cabinet du ministre (1919-1924) et député des Côtes-du-Nord Yves Le Troquer (centre droit). Lui-même prépare l'Inspection des Finances, mais n'est reçu qu'à un concours du ministère de l'Intérieur (1935). Parallèlement, il milite dans des organisations étudiantes, se lance dans le journalisme en défendant des thèses

régionalistes bretonnes et anime en 1934-1935 l'organisation de jeunesse de l'Union fédérale, l'une des deux puissantes organisations des Anciens combattants dont le président est un ami de son père. Ouverte sur l'Europe à l'époque du Briandisme, elle est moins conservatrice que l'Union nationale des combattants (UNC). C'est pendant cette période que Fouéré fait la connaissance de Mordrel et de *Breiz Atao*, et qu'il lance son opération pour l'enseignement du breton. Ayant suivi un parcours un peu différent, il rejoint les ultras du PNB et de *Gwenn ha Du* en étant associé au *Kuzul*, le conseil secret d'un *Emsav* qui se jette dans l'activisme de Lainé.

L'auteur a intitulé le chapitre VIII, portant sur la période 1936-1939, « La guerre continuée ». En effet, les nationalistes qui se militarisent avec Lainé en singeant les organisations paramilitaires fascistes (uniforme, drapeaux, serment, défilés) déclarent verbalement la guerre à la France, usant d'un vocabulaire guerrier dans leur presse alors que la vraie guerre menace. Les chefs ne cessent de se diviser. Ainsi, en 1937, Raymond Delaporte, en butte à Mordrel qui affirme son racisme breton et son antisémitisme, prend ses distances avec le PNB au moment où Pie XI condamne le nazisme dans son encyclique *Mit brennender Sorge* ; il se trouve porté à la tête du *Bleun-Brug*, le mouvement animé par l'abbé Perrot, avec la bénédiction de M^{gr} Duparc, sans s'y investir vraiment. Lors des crises internationales provoquées par Hitler, le glissement du PNB vers le Troisième Reich s'accélère et ce n'est pas un hasard si l'aide financière allemande de l'*Abwehr II* s'intensifie, y compris à *Peuples et Frontières* dont Yann Fouéré est devenu un des principaux contributeurs ; il y défend un néo-pacifisme de droite, de fait favorable aux revendications territoriales allemandes en Europe.

La troisième partie « Vertiges », consacrée à la période de la guerre et de l'Occupation est mieux connue, mais Sébastien Carney apporte nombre d'éclaircissements et de preuves sur les engagements des uns et des autres. Poursuivis et condamnés par la justice française, Mordrel et Debauvais s'enfuient en août 1939 en Belgique, puis passent à Berlin où ils auraient constitué un éphémère « gouvernement breton ». Condamnés à mort pour désertion, ils se mettent au service du *Reich* (propagande, émissions de radio). Le PNB dissous, Lainé qui est mobilisé mais dont les autorités n'ignorent rien de ses attentats passés a été emprisonné à la Santé à Paris le 7 octobre 1939 et condamné à Rennes à quatre ans de prison. Le 14 juin 1940, il s'enfuit de la prison de Clairvaux à la faveur d'un bombardement. Tout ce petit monde rentre en Bretagne avec les Allemands accompagné de quelques prisonniers bretons ayant accepté d'être libérés (500 au maximum), fonde un Conseil national breton à Pontivy au début juillet 1940, où il se heurte à l'hostilité de la population, et lance le journal *L'Heure bretonne* à Rennes, puis un nouveau PNB. Malgré quelques appuis dans les milieux nazis (Werner Best...), des universitaires allemands venus enquêter sur place constatent vite le rejet de ce PNB si bien que les autorités d'occupation décident, au début décembre 1940, de remplacer Mordrel et Debauvais par Raymond Delaporte, passant pour plus « modéré ».

Dans le chapitre x, « Révolutions nationales », Sébastien Carney confirme l'instrumentalisation par l'occupant, contre Vichy, des deux rameaux du nationalisme breton et le partage des rôles entre le PNB delaportien, totalement acquis à l'Ordre nouveau européen nazi, et Yann Fouéré, jouant la carte régionaliste et même provincialiste pour s'attirer les bonnes grâces – et les subventions – de Vichy. Leur affrontement n'est que de façade : les uns défendent un programme maximaliste quand l'autre se bat pour un programme minimum dans le cadre français. Mais tous, y compris Mordrel revenu en Bretagne et travaillant pour le *SD* (police nazie), tout en relançant sa revue *Stur*, émargent aux fonds allemands. Le plus habile est Yann Fouéré qui joue sur tous les tableaux. Protégé par le préfet du Finistère Georges, un ami de son père, il a même été nommé sous-préfet intérimaire de Morlaix en octobre 1940, allant jusqu'à faire un rapport sur un couple « d'amis », instituteurs à Lanmeur, militants de la langue bretonne, les Kéravel. Si Fouéré les dédouane d'une appartenance à l'autonomisme, il charge Armand soulignant ses « idées politiques d'extrême-gauche » et il le désigne comme « un des agents électoraux de M. Tanguy Prigent » (député socialiste qui a voté non à Pétain), ce qui leur vaut d'être déplacés par Vichy à Landéda. Cet exemple en dit long sur les conséquences qu'aurait eues l'accession au pouvoir de ces nationalistes bretons. L'auteur reprend l'affaire de la création du journal *La Bretagne* avec les capitaux de quelques industriels bretons mais aussi des fonds allemands, du moins pour le lancement. Par René Creston, en relation avec le réseau de résistance du Musée de l'homme, Fouéré fait passer son *Projet de Statut de la Bretagne* à Londres (fin 1940) et sollicite même des fonds de la France libre pour le lancement de son journal qui va défendre les thèses de la Révolution nationale vichyste... Mais, après la création d'une région Bretagne à quatre départements en juin 1941, les déceptions s'accroissent en 1942 et 1943 pour celui qui n'est pas reconnu à sa juste valeur. Fouéré a contribué à obtenir la tête du préfet régional Ripert en juin 1942, puis à la création en octobre du Conseil consultatif de Bretagne mais il en voit vite les limites, d'où ses critiques de plus en plus fortes à l'égard de Vichy. L'étude du discours, aussi bien de *L'Heure bretonne* que de *La Bretagne*, montre qu'il n'y a nulle modération dans cette presse et que plusieurs thèmes leur sont communs (antisémitisme, anticommunisme, lutte contre les francs-maçons, dénonciation de la Résistance...). Fouéré s'appuie sans vergogne sur l'occupant pour prendre le contrôle de *La Dépêche de Brest* et redresser les finances de *La Bretagne*.

On peut émettre des réserves sur la grille d'analyse de Sébastien Carney (chapitre xi, « Les premières communautés ») concernant le fonctionnement de ce qu'il nomme le « PNB paulinien ». La référence à saint Paul et aux premiers chrétiens, la volonté de créer « une nouvelle Église » ainsi que l'élaboration d'une « liturgie » par le chrétien Raymond Delaporte pour son parti groupusculaire, n'ont rien de spécifique. N'est-ce pas le cas de nombreux partis politiques modernes du xx^e siècle ? De même, les élucubrations mystico-païennes de Célestin Lainé ne font

pas de ses sbires (le Service spécial se voulant une « Armée bretonne ») un « ordre monastique », mais bien une troupe de SS bretons qui ont pourchassé la Résistance et les maquis. Pour autant, l'auteur montre bien les multiples tentatives de Lainé, tout au long de l'armée 1943, d'intégrer ses hommes dans l'armée d'occupation, sous uniforme et commandement allemands SS, bien avant les premières exécutions sommaires de la Résistance, dont celle de Bricler abattu à Quimper le 4 septembre et celle de l'abbé Perrot le 12 décembre par les Francs-tireurs et partisans (FTP). Les justifications *a posteriori* de la création d'une milice bretonne d'autodéfense ne tiennent pas, pas même, contrairement à ce qu'écrit l'auteur, celle de la multiplication en 1943 en Bretagne de maquis de la Résistance (p. 475). À part le maquis FTP de Spézet, il n'existe pas encore de maquis constitués à l'automne 1943 dans la région, même si de nombreux groupes d'action FTP sont très actifs. S'appuyant sur les papiers de Lainé, il évoque ses manœuvres militaires au château de M^{me} Du Guerny en Penguily (Côtes-du-Nord), mais pas celles qui se déroulent à l'abbaye de Boquen, à quelques kilomètres de là, avec la bénédiction de dom Alexis Presse.

Le dernier chapitre « Crépuscules » analyse la faillite des nationalistes bretons collaborationnistes. D'abord, autour de Lainé et avec l'appui de Debauvais mourant, les ultras organisent à la fin 1943 une scission afin de recréer un *Breiz Atao* et un troisième PNB pur et dur, permettant aux tenants de la ligne delaportienne, qui ont bien vu que le vent tournait, d'apparaître tardivement comme des « modérés ». Par ailleurs, selon Fouéré, l'exécution de Bricler serait « un attentat de terroristes » (p. 505) et la victime, « le premier des martyrs du mouvement extrémiste breton », ce qui mettrait en péril « l'unité française » (*La Bretagne*, 11-12 septembre 1943). Il aurait été judicieux que l'historien, reprenant certainement ce que Fouéré a écrit, mît des guillemets au mot « terroristes », terme utilisé par les Allemands pour désigner les Résistants d'autant plus qu'il reprend les mêmes termes à propos des « douze attentats mortels sur des personnes dans le Finistère en janvier-décembre 1943 » (p. 510), en fait en décembre 1943 et janvier 1944. Les expressions « exécutions sommaires » ou « extrajudiciaires » nous semblent préférables. Par ailleurs, il examine « l'expérience de la violence » de l'Unité Perrot, n'utilisant pas les termes de milice ni de *bezen* semble-t-il peu usités à l'époque, des exactions et massacres commis en Bretagne en 1944 jusqu'au repli vers l'Est, suivant la fuite en Alsace et en Allemagne d'une poignée de fidèles de Lainé. Installé à Paris depuis plusieurs mois où il trafique au marché noir, Mordrel s'enfuit avec ses protecteurs, séjournant à Sigmaringen avec ces pétainistes français qu'il déteste et où il tente de se rapprocher de Jacques Doriot. Les Delaporte se cachent eux aussi à Paris. La filière de faux papiers montée par Fouéré permettra à tous ces chefs nationalistes, en 1946 ou en 1947, de se réfugier en Irlande (Delaporte) ou en Italie, alors que des hommes qu'ils ont entraînés dans leur aventure sont condamnés à mort et fusillés. Arrêté en Italie par les Britanniques qui cherchent à obtenir des informations sur l'IRA, Mordrel s'évade, puis il bénéficie des filières de l'Église catholique italienne

pour gagner l'Argentine en 1948. Quant à Fouéré, qui est resté à Rennes en 1944, a été emprisonné puis relâché, il préfère gagner le Pays de Galles avant son procès.

Sortant du cadre étroit de la Bretagne, Sébastien Carney a bien replacé dans le contexte de l'époque les itinéraires des quatre principaux chefs du deuxième *Emsav* qui ont longtemps survécu à la guerre, mais le rôle de F. Debauvais, et dans un autre domaine de Roparz Hemon, a été quelque peu minoré. L'auteur a non seulement décrypté des biographies mais il apporte une importante contribution à l'histoire politique et surtout intellectuelle et culturelle du nationalisme breton en le réinsérant dans le cadre français et européen. Prolongeant les travaux de Bertrand Frélaut, Alain Déniel, Michel Nicolas et d'autres, il renouvelle et affine nos connaissances de ce petit milieu militant – il faut le rappeler ignoré ou rejeté par la grande masse des Bretons –, loin des polémiques outrancières qui resurgissent périodiquement. On peut émettre quelques réserves sur les explications psychologiques du comportement de chacun de ces individus mais, avec l'Université de Bretagne occidentale, la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne peut s'enorgueillir d'avoir soutenu la publication de cette thèse aux Presses universitaires de Rennes.

Christian BOUGEARD

Jean-Yves GUIOMAR, *Peuple, région, nation*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, coll. « Lire/Relire », 2015, 311 p.

Du fait de sa contribution à la réflexion sur la question bretonne et la construction de l'idéologie nationale aux XVIII^e et XIX^e siècles, le Centre de recherche bretonne et celtique a eu l'excellente idée de réunir en un volume une série de textes – dix-sept – que Jean-Yves Guiomar a publiés de 1970 à 2005. L'ensemble est précédé d'une présentation qu'il a rédigée lui-même et qui s'apparente à un exercice d'*ego*-histoire, dans lequel il retrace les étapes de l'éveil de son intérêt pour la question bretonne à partir des années 1960 puis finalement, au prix d'une certain « désenchantement », de son dépassement, ce qui l'a conduit à publier des ouvrages qui ont fait date comme *Les Bretons et le socialisme* (Paris, Maspero, 1972 et 1978), *L'idéologie nationale* (Paris, Éd. Champ Libre, 1974, nouvelle édition en 2009, Bécherel, Éd. Les Perséides), *Le bretonisme : les historiens bretons au XIX^e siècle* (Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1987). Les textes publiés dans le présent ouvrage sont de longueur variable et de natures diverses : on y trouve des articles de revues (*La Taupe bretonne*, *Annales historiques de la Révolution française*, *Sciences politiques*, *Le Mouvement social*), des contributions à des ouvrages collectifs (dont celle sur le *Barzaz Breiz* dans *Les Lieux de mémoire* sous la direction de Pierre Nora), à des livres de Mélanges (Denise Delouche, Michel Denis), des communications dans des colloques (« La Bretagne, une province à l'aube de la Révolution », « Les Bleus de Bretagne », « Nos ancêtres les Gaulois », « Langages de la Révolution française »),